

# MARX ÉTAIT BIEN MARXISTE...

Il en a été pendant longtemps de la vie de Marx comme de celle de tous les saints: sa biographie était édifiante. Lorsque, en 1959, j'ai publié un petit livre sur Marx qui tentait de restituer la vraie biographie du personnage (1), l'étonnement fut tel que l'on pensa à une plaisanterie de mauvais goût, et que le livre, jamais cité dans aucune bibliographie sur Marx, disparut vite des librairies. Il faut dire qu'il venait trop tôt. Toute une intelligentsia, toute une jeunesse, croyait alors se libérer de l'Église catholique en se jetant à pieds joints dans une autre Église, aussi obscurantiste, aussi bornée. Depuis, et bien qu'encore timidement, Marx a été désacralisé. Deux ouvrages ont aidé à cette remise en cause: celui de Françoise P. Lévy: *K. Marx, histoire d'un bourgeois allemand* (2) et la publication des *Lettres inédites des filles de Marx* (3).

Pourquoi nous intéresser à la biographie de Marx? Eh bien tout simplement parce que le personnage de Marx contient tous les traits du marxisme. Cette vie, avec ses haines, son sectarisme, les liquidations des gêneurs, préfigure le règne sanglant de ses disciples. Toute sa vie, Marx a montré un goût effréné du pouvoir qui lui a fait liquider non seulement ses adversaires, mais ses disciples trop célèbres qui pouvaient lui porter ombrage. Qu'il se soit heurté à Proudhon et à Bakounine se comprend, leurs théories n'étaient pas conciliables. Mais Marx affectionne les coups bas, et manie la calomnie en virtuose. Il ne cherche pas à démontrer que les théories de Bakounine sont fausses. Il l'accuse d'être un escroc et, alors que celui-ci est au bagne, de mener une vie de paillard en Sibérie en accord avec le tsar. Sur les 17 membres du premier *Parti communiste*, en 1847, Marx exerce ces purges qui seront la honte du marxisme. Kriege, qui a émigré en Amérique et qui y prend trop de prestige par sa propagande, est expulsé comme «*communiste émotif*». Puis l'ouvrier Weitling, puis Moïse Hess qui a révélé aux jeunes bourgeois Marx et Engels le socialisme français et qui sera même l'introduit à Paris de Marx auprès de Proudhon. Lorsque son disciple Lassalle deviendra célèbre en Allemagne Marx le détestera, comme il méprisera Liebknecht, premier député marxiste, qu'il traite dans sa correspondance de «*vache*» et de «*brute*».

Les invectives, le terrorisme verbal, qui seront repris par tous les procureurs des procès de Moscou ou de Prague, sont maniés par Marx avec brio. Il n'accepte aucune contradiction, insulte ses adversaires, et les calomnies sont d'autant plus efficaces qu'elles sont énormes. Ce juif, dont le père s'était converti au protestantisme, montrera toujours un antisémitisme viscéral. Il se moque de Moïse Hess «*ce rabbin communiste*», traite Lassalle de «*juif grasseyeux*» de «*juif bavard*» et même, faisant bonne mesure, de «*juif nègre*».

Nationaliste allemand, Marx déteste la France (parce qu'elle est le pays de Proudhon et qu'alors le socialisme c'est d'abord Proudhon), déteste la Russie (parce qu'elle est le pays de Bakounine; «*Dès qu'un Russe s'infiltré quelque part l'enfer se déchaîne*», écrit-il).

Le goût effréné du pouvoir, les calomnies, les insultes, les purges, le terrorisme verbal, l'antisémitisme, le nationalisme, comme on le voit Marx, quoi qu'il en ait dit à la fin de sa vie, était bien marxiste. Il est un autre trait de son caractère qui préfigure aussi la société marxiste, c'est sa référence à un ordre moral bourgeois. Non seulement la fille de la baronne de Westphalen, qu'il a épousée, emmène dans leur exil en France, puis en Angleterre, la petite bonne qui est la propriété de la famille depuis l'âge de huit ans, mais Marx, en bon bourgeois, l'engrossera et ne reconnaîtra jamais son bâtard qui deviendra ouvrier. Par contre, ses trois filles seront élevées en demoiselles et il veillera sur leur vertu. Lorsqu'un premier prétendant se présente, le socialiste français Paul Lafargue, qui demandera Laura en mariage, Marx s'inquiétera de la solvabilité du

(1) Michel Ragon: *Karl Marx*, La Table ronde, 1959. N'est en vente qu'à Publico.

(2) Françoise P. Lévy: *K. Marx, histoire d'un bourgeois allemand*, Grasset 1976.

(3) *Les Filles de Marx. Lettres Inédites*, Introduction de Michelle Perrot, Albin Michel, 1979.

futur gendre. Mais Lafargue, comme la plupart des jeunes révolutionnaires de son temps, avait des rentes. Rassuré, Marx s'inquiète alors de l'absence de dot de Laura. Surprenant, non, ce marchandage matrimonial bourgeois entre un beau-père et un gendre qui tous les deux rêvent d'abolir la propriété privée!

Je renvoie le lecteur aux *Lettres inédites des filles de Marx* où ils verront le curieux destin de ces trois filles qui montreront toujours à leur père un attachement et une admiration sans faille, mais qui auront un curieux goût pour ces Français que détestait leur père, puisque Laura et Jenny épouseront deux militants socialistes français: Lafargue et Longuet, dont Marx se servira d'ailleurs pour introduire le marxisme en France, et que la troisième, Eléonor, éprouvera une passion pour l'anarchiste communard alors réfugié à Londres, Lissagaray, que Marx, bien sûr, fera tout pour détruire. Curieux destin que ces trois filles Marx, dont deux, Laura et Eléonor, se donneront la mort.

Toute la vie de Marx illustre la célèbre théorie de ses cyniques disciples: la fin justifie les moyens.

A ces réflexions sur la vie de Marx, et à l'occasion du centième anniversaire de sa mort, ajoutons quelques commentaires sur l'œuvre.

Les œuvres les plus populaires sont presque toujours des ouvrages de synthèse qui catalysent toute la pensée éparse d'un siècle. Les œuvres foncièrement originales sont par contre, et fatalement, le plus souvent marginales.

Le marxisme n'échappa pas à cette règle puisque Marx a fait dans le *Capital* une synthèse de toute la pensée socialiste et révolutionnaire de son temps. Il a pris l'idée de la lutte des classes chez Blanqui (qui-lui-même l'avait reprise de Babeuf), la formule de la «*dictature du prolétariat*» chez le même Blanqui, la vision d'une armée des travailleurs dirigée par les scientifiques chez Saint-Simon, et sa célèbre «*plus-value*» sort tout droit de la fameuse «*erreur de compte*» de Proudhon.

Mais une fois sa compilation faite, Marx eut l'astuce géniale (une génialité de marketing intellectuel) d'enfoncer ses inspirateurs en les affublant de l'épithète «*utopistes*». Et si le socialisme de Fourier et celui de Proudhon devenaient, par un habile tour de passe-passe, utopiques, par contre Marx certifiait que ce qui différenciait son socialisme, à lui, des socialismes antérieurs, c'est qu'il était scientifique. En pleine apogée du scientisme industriel du XIX<sup>ème</sup> siècle, le slogan ne pouvait que trouver oreilles attentives. Il en a trouvé encore pendant les soixante-dix premières années du XX<sup>ème</sup> siècle qui a cru lui aussi à la science comme auparavant on croyait à Dieu.

La crise économique mondiale, doublée d'une crise éthique, et même d'une crise philosophique, nous a rendus quelque peu sceptiques sur les vertus de la science panacée du bonheur universel. Il en est de la science comme de l'argent, l'un et l'autre ne font pas le bonheur, même si parfois ils peuvent singulièrement y contribuer. Du même coup le «*socialisme scientifique*» a pris du plomb dans l'aile. Pourquoi scientifique? En quoi? Qui dit science dit vérification expérimentale. La vérification expérimentale du «*socialisme scientifique*», en U.R.S.S. et dans tous les autres pays qui s'en réclament, aboutit à un tel constat de fiasco que l'imposture du terme «*socialisme scientifique*» appliqué au marxisme crève les yeux.

Marx n'a prévu ni la révolution de 1848 (qui sera en France une victoire de Proudhon, de Bakounine et de Blanqui), ni la Commune (qu'il tentera de récupérer). Marx croyait que les sociétés les plus industrialisées seraient celles qui feraient les premières la révolution. Or ce ne sont pas l'Allemagne, l'Angleterre, les États-Unis qui sont devenus marxistes, mais des pays sous-développés comme la Russie et la Chine (les rares pays industrialisés entrés depuis dans l'orbite marxiste, comme la Tchécoslovaquie, ne l'ont été que par l'annexion militaire). Marx croyait que la misère ne ferait que s'accroître au fur et à mesure que l'industrie se développerait. Bien au contraire, le sort des ouvriers s'est beaucoup plus amélioré dans les pays capitalistes que dans les pays communistes, ce qui est bien le comble de la contradiction. Marx croyait que les guerres apportaient la révolution. Si cette prophétie a été vraie pour la Russie, elle a été fautive en beaucoup d'autres lieux où les guerres ont apporté au contraire un renforcement de l'armée et par là même des mouvements conservateurs. Mais n'en est-il pas de même en Russie, depuis la Seconde Guerre mondiale?

Le marxisme n'est pas plus scientifique que le proudhonisme ou le fouriérisme. Mais à la différence de Marx, Fourier et Proudhon n'ont jamais prétendu à la vérité scientifique. Et c'est d'ailleurs par là que leur pensée demeure vivante et ouverte sur l'avenir. La philosophie, comme la politique, comme la poésie, ne peuvent pas être scientifiques pour la bonne raison que leur nature est autre. On pourrait dire que l'une des infirmités de la science, c'est de se fermer sur elle-même, sur ses certitudes, alors que justement la

philosophie, la politique, la poétique, sont avant tout ouvertures, ouvertures sur tous les possibles et même et surtout sur l'impossible.

Marx a figé la pensée socialiste, lui qui disait désirer apporter une méthode et non une recette. Le marxisme aurait pu être un outil efficace, dans la mesure où on l'eût pris comme une utopie désaliénante. Mais on en a fait un sacrement. Il est devenu une sauce intellectuelle destinée à faire passer tous les plats. Les cuistots marxistes mettent tellement de sauce dans leur civet que l'on n'y trouve plus de lapin.

Le marxisme mourra avec la société industrielle et commerciale qui l'a fait naître et dont il est l'expression analytique. Comme sont morts le saint-simonisme et le positivisme. Tous les trois ne sont-ils pas des avatars de la société bourgeoise du XIX<sup>ème</sup> siècle? Le mythe scientiste dirigé vers la production accélérée, qui va des polytechniciens saint-simonistes aux technocrates marxistes, a abouti à la création de deux formes de sociétés qui se disent antagonistes et se fondent en réalité sur de mêmes critères: les sociétés capitalistes et les sociétés marxistes.

**Michel RAGON.**

-----